



HAL
open science

Max Weber et le démon du journalisme

Gilles Bastin

► **To cite this version:**

Gilles Bastin. Max Weber et le démon du journalisme : Ordre de vie, anonymat et personnalité dans le siècle de la presse. Jean-Pierre Grossein; Béatrice Hibou. Travailler avec Max Weber, Maison des Sciences de l'Homme, 2022, 978-2-7351-2890-7. halshs-03799461

HAL Id: halshs-03799461

<https://shs.hal.science/halshs-03799461>

Submitted on 22 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Max Weber et le démon du journalisme

Ordre de vie, anonymat et personnalité dans le siècle de la presse

Gilles Bastin

Univ. Grenoble Alpes, CNRS, Sciences Po Grenoble*, PACTE, 38000 Grenoble, France

* *School of Political Studies Univ. Grenoble Alpes*

Introduction

Max Weber éprouva longtemps une forme aigüe de fascination pour des figures humaines marquées, à l'image de celle du puritain, par l'ascèse et le retrait du monde.¹ Lorsqu'il fit le portrait du savant moderne, en novembre 1917, ce sont des vertus ascétiques proches de celles des puritains qu'il mit en avant, au premier rang desquelles l'obstination et l'exaltation. « Par conséquent, *écrit-il*, tout être qui est incapable de se mettre pour ainsi dire des œillères et de se borner à l'idée que le destin de son âme dépend de la nécessité de faire telle conjecture, et précisément celle-là, à tel endroit dans tel manuscrit, ferait mieux tout bonnement de s'abstenir du travail scientifique. Jamais il ne ressentira en lui-même ce que l'on peut appeler l'« expérience » vécue de la science. »²

Pourtant, la biographie du sociologue montre qu'il ne fut pas lui-même, loin s'en faut, un homme d'œillères et de conjectures posté à l'écart du brouhaha du monde. Sa curiosité intellectuelle fut plus vaste que celle d'un spécialiste des religions ou du capitalisme et le conduisit à explorer de nombreux champs du savoir académique. Par ailleurs, Weber sortit aussi à maintes reprises de la tour d'ivoire. En plus de son travail comme professeur, il fut inscrit au barreau de Berlin comme avocat et garda toute sa vie des traits du sous-officier prussien fier de son rang qu'il avait été dans sa jeunesse. Lorsque la première guerre mondiale éclata, il lui parut naturel de reprendre du service comme directeur d'hôpital à Heidelberg. Après 1895 il devint, enfin, un personnage médiatique important en Allemagne : un intellectuel en vue dont les positions étaient régulièrement commentées dans les journaux et un débatteur redouté qui consacra les deux dernières années de sa vie à la politique.

Sur un plan plus personnel, les voyages lui donnèrent l'occasion d'exercer cette curiosité. Son séjour aux États-Unis à la fin de 1904 lui fit par exemple parcourir, en 82 jours, vingt et une villes et treize états américains dans un état d'excitation intellectuelle que, selon ses dires, il

¹ Voir Jürgen Kaube (2016), *Max Weber. Une vie entre les époques*, Paris, FMSH éditions, pp. 163-164.

² Max Weber (1959), *Le savant et le politique*, Paris, Plon, p. 71.

n'avait pas connu depuis ses études.³ Certains de ses proches décrivent le sociologue comme un « volcan » que tous les problèmes de l'actualité menaçaient de réveiller, comme le firent la révolution russe de 1905 puis celle de 1917.⁴ L'archéologue Ludwig Curtius, un de ses collègues et participant occasionnel aux « jours » de Heidelberg — le salon que tenaient les époux Weber le dimanche à leur domicile — brossa son portrait en « dictateur d'un royaume intellectuel qui s'étendait à tous les problèmes de la vie moderne ».⁵

La combinaison dans un seul homme, et par extension dans ses textes, de la puissance de l'ascèse intellectuelle et de celle de la participation à la « vie moderne » est un des paradoxes auxquels doivent faire face tous ceux qui ambitionnent de travailler « avec » Weber. Elle n'est pas étrangère à l'appréhension qui saisit le sociologue contemporain au fur et à mesure qu'il essaie de gravir le « volcan » wébérien, même un siècle après sa mort.⁶ Pour éclairer ce paradoxe, je propose de mettre en lumière dans cet article les ressorts sociaux et biographiques de l'intérêt que le sociologue manifesta pour la presse et le journalisme de son temps. La question à laquelle j'essaierai de donner des éléments de réponse est la suivante : pourquoi un universitaire aussi monstrueusement érudit que Weber, professant qui plus est un idéal élevé de spécialisation scientifique, a-t-il considéré les journalistes — qui étaient déjà à son époque la cible de très nombreuses critiques venant des milieux intellectuels — comme un groupe social particulièrement intéressant à étudier, d'une part et à côtoyer, voire à imiter, d'autre part ? La résolution de cette énigme devrait contribuer à éclaircir le paradoxe des deux puissances évoqué plus haut. Comme on le verra en effet c'est la question du rapport à la « réalité » et aux « faits » — un problème qui se pose au sociologue comme au journaliste — qui permet de réunir l'ascèse et la vie moderne. La résolution de cette énigme est aussi lourde de potentialités pour la sociologie contemporaine alors que les structures des mondes sociaux dans lesquels est produite l'information régressent rapidement sous nos yeux vers un état proche de celui que Weber connaissait, et que la question du rapport à la vérité des faits se pose de plus en plus fortement dans de multiples sphères de l'activité humaine.

³ Voir Kaube (2016) *Max Weber. Une vie entre les époques*, p. 171 et Lawrence A. Scaff (2011), *Max Weber in America*, Princeton (NJ), Princeton University Press. En 1913 et 1914 Weber fit un voyage plus original encore : il séjourna à deux reprises dans la communauté végétarienne, pacifiste et naturiste Monte Verita à Ascona sur le rivage suisse du Lac Majeur. Dans ce haut-lieu des avant-gardes européennes, à l'aura sulfureuse, régnait une atmosphère anarchiste et érotique bien différente de celle à laquelle il avait été habitué par son éducation bourgeoise. Cf. Sam Whimster (Ed.) (1999), *Max Weber and the Culture of Anarchy*, Palgrave Macmillan UK.

⁴ On sait que la mère de Max Weber utilisait l'image du volcan pour décrire son fils. Cf. Joachim Radkau (2013), *Max Weber. A biography*, John Wiley & Sons et Michel Lallement (2013), *Tensions majeures: Max Weber, l'économie, l'érotisme*, Editions Gallimard.

⁵ Voir Radkau (2013) *Max Weber. A biography*, p. 294 et Paul Honigsheim *Erinnerungen an Max Weber*, in König et Winkelmann (Eds.), *Max Weber zum Gedächtnis*, Köln und Opladen, Westdeutscher Verlag, p. 187.

⁶ Et ce même après plus d'un siècle. La distance — historique, sociale et linguistique — qui nous sépare des écrits de Weber n'atténue nullement la vigueur des braises du volcan. Au contraire, celles-ci sont régulièrement ravivées par les débats suscités par l'accumulation du commentaire sur l'œuvre et les controverses de traduction qui l'entourent.

Une passion moderne : la presse

La question des sources psychiques de la passion intellectuelle sans commune mesure qui caractérisait Weber — dans son versant académique et mondain — a fait l'objet de nombreuses interprétations. Arthur Mitzman et Dirk Kaesler ont par exemple insisté sur l'importance du contexte familial dans lequel Weber a grandi pour expliquer la formation de sa sociologie.⁷ La tension intérieure créée dans l'enfance du sociologue par l'opposition, d'une part, d'une figure maternelle incarnant la rigueur protestante, le travail et l'engagement dans la question sociale, et d'autre part d'une figure paternelle associée à la jouissance bourgeoise de la vie et à la politique, expliquerait la puissance créatrice de Weber et de ses questionnements sur l'ascèse ou la vocation. Joachim Radkau, dans la biographie monumentale qu'il a consacrée au sociologue, a proposé une lecture plus pathologique et clinique encore des troubles personnels dont souffrait Weber, notamment la névrose sexuelle qui l'affectait. Il en a fait, lui-aussi, l'origine de la passion et du talent intellectuel hors norme du sociologue.⁸

Ce type d'analyse néglige cependant le poids du milieu social dans lequel Weber a évolué tout au long de sa vie, au-delà du cercle familial. Comme l'a montré récemment Jürgen Kaube, la trajectoire de Max Weber doit aussi se comprendre, en effet, en rapport avec les mutations considérables qu'a connue la société allemande dans la période post-bismarckienne. Kaube insiste notamment sur la capacité de réaction du jeune Weber — au sens chimique du terme — à l'ébranlement, de plus en plus visible alors qu'il entrait dans l'âge adulte, de plusieurs piliers de la société et de la morale bourgeoise traditionnelle. Dans la sphère de la possession les rentiers remplaçaient petit à petit, au cours du dix-neuvième siècle, les héros durs à la tâche de la première industrialisation. Dans le domaine de la participation politique la lutte pour des idées paraissait à beaucoup se transformer au même moment en un théâtre d'ombres où l'action se cantonnait au paraître et à la gesticulation. Dans la culture savante, l'éthique de la recherche semblait pour sa part menacée par l'arrivée des prophètes d'amphithéâtres dont on sait le mépris qu'ils inspiraient au sociologue. Enfin dans le domaine du mariage et de la sexualité, la société accueillait avec de plus en plus de complaisance l'affichage des névroses sexuelles et le goût de l'érotisme qui avaient longtemps été bannis de la sphère publique.⁹

⁷ Cf. Arthur Mitzman (1970), *The iron cage: An historical interpretation of Max Weber*, New York, Transaction Books et Dirk Kaesler (2014), *Max Weber: Preuße, Denker, Muttersohn*, CH Beck.

⁸ Radkau (2013) *Max Weber. A biography*.

⁹ Cf. Kaube (2016) *Max Weber. Une vie entre les époques*. Cette lecture plus sociale que familiale de la personnalité wébérienne se trouve déjà en germe dans les travaux portant sur la sensibilité de Weber au « malaise » de la culture moderne. Voir aussi Lawrence A. Scaff (1987), «Fleeing the Iron Cage: Politics and Culture in the Thought of Max Weber», *The American Political Science Review*, 81 (3) et Jim Faught (1985), «Neglected Affinities: Max Weber and Georg Simmel», *British Journal of Sociology*.

Où, mieux que dans les journaux, se donnait à voir, jour après jour, le spectacle édifiant de ce monde en ébullition dans lequel vivait Weber ? Où s'écrivait la chronique de la nouvelle société en gestation ? En Europe et aux États-Unis, mais aussi en Russie ou au Japon, dans la foulée des mouvements d'émancipation des peuples et en profitant de la naissance d'un public éduqué capable de lire, de nouveaux journaux avaient émergé depuis les années 1830 et prospérèrent de façon inédite. Ils étaient fondés non pas sur l'abonnement auprès d'un public choisi et cultivé, comme l'étaient les journaux de l'élite intellectuelle des générations précédentes, mais sur la vente au numéro, à bas prix et à destination d'un lectorat plus vaste, plus populaire et plus diversifié. *La Presse* d'Émile de Girardin ou le *New York Herald* de James Gordon Bennett — pour ne citer que deux exemples fondés dans les années 1830 — se firent les hérauts d'une révolution sociale de l'information qui ne connut pas de repos avant la première guerre mondiale. L'« industrie du journalisme », comme disait Girardin pour désigner cette nouvelle activité, crût de façon fulgurante grâce aux subsides fournis par la publicité, à l'appétit de nouvelles d'un lectorat toujours plus nombreux, à l'abandon progressif des formes les plus brutales de la censure et aux innovations techniques décisives que furent l'invention du télégraphe pour la collecte de l'information et de la rotative pour sa diffusion.

Les journaux développèrent aussi de nouveaux modes de diffusion. La vente au numéro se développa avec tout un cortège de techniques : livraison matinale, porteurs et crieurs dans les rues, librairies de gare, etc. Le journal faisait aussi sa propre publicité en sponsorisant exploits et compétitions en tout genre. Enfin la presse moderne inventait une nouvelle façon de mettre en scène l'information, largement importée des États-Unis. Alors que jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle les articles étaient agencés à la suite les uns des autres, du haut de la première colonne au bas de la dernière, la titrairie se généralisa petit à petit avec des rubriques bien marquées et parfois des « manchettes » occupant plusieurs colonnes. Autour de 1910 les progrès de la photographie et de sa reproduction permirent d'inclure des instantanés de l'actualité dans ce compte-rendu quotidien. Les journaux atteignirent des tirages inédits. Ils se mirent à envoyer des *reporters* partout où il se passait quelque chose, à s'intéresser à des sujets jusque-là méprisés comme le fait divers, le sport ou la mode, à enquêter sur les abus de pouvoir, à interroger rois et papes dans des *interviews*, un genre qui, quelques années avant que Weber s'y intéresse, paraissait encore scandaleux à beaucoup. Le journal n'était plus le loisir d'une classe cultivée à laquelle il offrait jusque-là de longs moments de lecture attentive, mais l'agenceur des nouvelles du monde à destination d'un large public.

La presse conquiert l'Amérique dans un premier temps. En 1910 il s'écoulait sur le nouveau continent 24,2 millions d'exemplaires de quotidiens par jour, soit 1 pour 3,8 habitants. Un record à l'échelle mondiale.¹⁰ Les États-Unis comptaient 20.000 journaux en 1900, parmi

¹⁰ Cf. Frédéric Barbier et Catherine Bertho Lavenir (2003), *Histoire des médias. De Diderot à Internet*, Paris, Armand Colin, p. 166.

lesquels 40 quotidiens dépassant les 100.000 exemplaires. La France suivit rapidement avec ses 4 journaux tirant à plus d'un million d'exemplaires en 1914 pour un tirage total de 6 millions d'exemplaires en 1913 (soit 1 pour 6,5 habitants), ses 80 quotidiens à Paris et 240 en province. Dans ce pays, le *Petit Journal*, lancé par Moÿse Millaud en 1863 à 5 centimes, un prix équivalent à la moitié de celui de *La Presse*, incarna rapidement cette révolution. Les 250.000 exemplaires quotidiens furent atteints en moins de deux ans et le journal tirait à 1 million d'exemplaires en 1891. Il publiait de nombreux faits divers, des récits de procès à sensation, des romans feuilletons et des grands reportages à partir des années 1880.

En Allemagne, il faut noter que la presse indépendante de qualité réservée à un public bourgeois était bien installée dans ce pays depuis la révolution de 1848 qui lui avait donné son envol. Le *Frankfurter Zeitung* fondé en 1856 ou le *Berliner Tageblatt*, fondé en 1872 sous la forme d'un journal de petites annonces avant de devenir un grand quotidien de référence atteignant près de 250.000 exemplaires à la veille de la première guerre mondiale, en sont de bons exemples. De nombreux journaux ouvertement affiliés à un parti politique ou à un groupe d'intérêt existaient aussi. Le *Neue Preussische Kreuz-Zeitung* (ou *Neue Preussische Zeitung*) représentait par exemple l'opinion conservatrice (Bismarck avait d'ailleurs contribué à sa fondation en 1848), alors que le mouvement socialiste avait aussi ses journaux, héritiers de la *Rheinische Zeitung* fondée par Karl Marx qui avait été interdite en 1843.

Par comparaison avec la France ou les États-Unis, l'industrialisation de la presse fut cependant freinée en Allemagne par plusieurs facteurs. Le premier est la fragmentation géographique, administrative et économique de l'Allemagne. Sur le plan du lectorat (attaché aux informations locales) comme de la publicité (qui se développe principalement lorsque de grandes entreprises cherchent à toucher un marché national) ce régionalisme freina l'émergence de grands journaux de fort tirage. Le second facteur est la censure politique instaurée sous le régime bismarckien. Malgré le vote de lois sur la presse limitant en principe cette censure de même que le contrôle étatique sur la publicité qui avait conduit à l'établissement dans toutes les grandes villes d'organes d'information auxquels devaient s'abonner les marchands et autres groupes professionnels (les « *Intelligenzblätter* »),¹¹ le chancelier Bismarck fit voter dans les années 1870 des lois de répression du mouvement socialiste qui pesèrent durement sur les journaux réformistes, interdits de publier des idées pouvant paraître proches de celles des socialistes et des communistes. Ces lois ne furent vidées de leur contenu que tardivement et finalement abolies en 1890.

L'Allemagne n'a donc connu l'émergence du modèle anglo-américain de la presse factuelle et industrielle qu'avec une trentaine d'années de retard. L'exemple de la pratique de l'*interview* en offre une bonne illustration. Alors que les premières traces de ce genre typique du

¹¹ Cf. John Sandford (1976), *The Mass Media of the German-Speaking Countries*, London, Oswald Wolff, p. 3.

journalisme moderne peuvent être identifiées aux États-Unis dès 1830, on ne commença à en lire que dans les années 1860 en Allemagne de façon épisodique et à partir des années 1890 plus régulièrement.¹² C'est donc précisément au moment où Weber accéda à la majorité et où il fit son entrée sur la scène médiatique et intellectuelle allemande, sous règne plus libéral de Guillaume II, que ce modèle se généralisa. Dès lors, le nombre de journaux crût fortement en Allemagne avec l'augmentation du lectorat, les moyens de communication, l'urbanisation et la modernisation des techniques d'impression. Il atteignit 3500 titres à la fin du siècle. Le type de journal créé à cette période était le *General-Anzeiger*, un journal apolitique, pratiquant le reportage local, financé par la publicité et se donnant pour mission de divertir son lecteur autant que de l'informer, à l'image de la *penny press* américaine et de ses équivalents en France et en Grande-Bretagne.

Le retard allemand fut aussi rapidement comblé pour ce qui concerne les structures capitalistiques de la presse nouvelle. Le *Berliner Lokal-Anzeiger* fut par exemple créé en 1883 sous l'impulsion d'August Scherl, un entrepreneur ayant des intérêts dans la loterie et les transports.¹³ Ce journal entièrement financé par la publicité était distribué par 2000 porteurs qui le distribuaient à tous les abonnés du Bottin berlinois. Il devient quotidien en 1885 et biquotidien en 1889. On le trouvait aussi vendu à la criée sur les grands boulevards de la ville, d'où l'appellation fréquente de *Boulevardzeitung* pour désigner cette presse qui allait rapidement devenir un élément décisif de la culture urbaine.¹⁴ Le nombre de ces journaux augmenta partout grâce aux possibilités nouvelles de financement offertes par le principe du double-marché selon lequel chaque exemplaire est vendu deux fois : une fois à son lecteur et une fois à l'annonceur qui y fait paraître sa publicité. À Heidelberg, une ville de 40.000 habitants lorsque Weber y habitait, vers 1900, on pouvait compter pas moins de 4 journaux : le *Heidelberger Zeitung* (1861-1919), le *Heidelberger Anzeiger* (1882-1910), le *Neuer Heidelberger Anzeiger* (1882-1900), le *Heidelberger Tageblatt* (1883-1969).¹⁵

Au tout début du XX^{ème} siècle cette presse à grand tirage constitua l'avant-garde d'une révolution des façons de lire, de se documenter, de se former une opinion et d'agir comme l'ont

¹² Cf. Horst Pöttker (1850), «Comments on the German tradition of News Journalism», *Diffusion of the news paradigm*, 2000, pp. 140-141.

¹³ Le groupe Scherl était alors le plus important conglomérat en Allemagne avec un capital 12,5 millions de Marks. Son histoire est emblématique du capitalisme médiatique comme du contexte politique allemand puisqu'après avoir investi dans le monde de l'édition sous la houlette de son fondateur il se diversifia sous le contrôle de l'ancien président du directoire de Krupp, Alfred Hugenberg (1865-1951) dans d'autres domaines comme la publicité, les agences de presse et le cinéma. Sur la presse berlinoise et son histoire dans l'entre-deux-guerres, voir Bernhard Fulda (2009), *Press and politics in the Weimar Republic*, Oxford, Oxford University Press.

¹⁴ On en trouve une trace visuelle quelques années plus tard dans le film muet *Berlin : symphonie d'une grande ville* de Walter Ruttmann (1927). Celui-ci contient plusieurs scènes dans lesquelles l'arrivée en ville des ouvriers et des employés par le train est entrecoupée d'images de rotatives déversant leur flot de papier journal. Le projet de film expérimental *Dynamik der Großstadt* de Laszlo Moholy-Nagy en 1921 est fondé sur une idée proche. Voir Stéphane Füzessey (2009), «Métropole, modernisation et expérience vécue», *Histoire urbaine* (1).

¹⁵ Source : bibliothèque de l'Université de Heidelberg (<https://www.ub.uni-heidelberg.de/allg/benutzung/be-reiche/hdzeitungen.html>)

montré de nombreux historiens.¹⁶ Elle pesait lourdement, pour emprunter au vocabulaire wébérien, sur la « conduite de vie » des contemporains du sociologue.¹⁷ Avec l'urbanisation, elle aussi très rapide en Allemagne dans le dernier tiers du XIX^e siècle, elle fascina et inquiéta pour cette raison les intellectuels. Le nouveau journalisme industriel fut portraiture très communément en Europe comme une invention américaine et une cause majeure de la décadence morale supposée des sociétés bourgeoises. En Grande-Bretagne, Edward Raymond Thompson dénonça la « standardisation complète des choses de l'esprit » que provoquait ce journalisme d'amusement.¹⁸ En France Henri Avenel se lamenta de « la disparition de ce que fut autrefois le journalisme français »¹⁹ pendant qu'Adolphe Brisson stigmatisa la transformation du journal en « maison de commerce ».²⁰ L'enquête de la *Revue bleue* démontra aussi, dans ce pays, l'importance d'une critique intellectuelle mettant en avant la vénalité des journaux et leur contribution à ce que certains considéraient alors comme des pathologies modernes : la remise en cause des ordres sociaux établis, le règne de l'opinion ou le crime.²¹ En Allemagne, Oswald Spengler qui tint la rubrique culturelle de plusieurs journaux avant la première guerre mondiale brossa dans *Der Untergang des Abendlandes* (1918) un portrait peu flatteur de la presse et attaqua violemment le journalisme occidental suspecté, comme la rhétorique classique, d'avoir contribué à la généralisation de la diatribe, une forme de prostitution de l'esprit gagnant les grandes villes du monde occidental.²² En Autriche, Karl Kraus commença en 1899 la publication de son journal pamphlétaire *Die Fackel* dans lequel il développa des arguments similaires avec une force critique rarement égalée.²³

Presse et journalisme dans la sociologie et la personnalité de Weber

¹⁶ Cf. par exemple Christophe Charle (2004), *Le siècle de la presse*, Paris, Le Seuil.

¹⁷ Sur la question de la « conduite de vie » Jean-Pierre Grossein a été le premier en France à attirer l'attention sur l'importance du concept wébérien de « Lebensführung », jusque-là traduit par « mode de vie » (Max Weber et l'histoire, 1990, p.103), « manière de vivre » (Histoire économique, 1991, p.372), « comportement » (L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, 1964, p. 180), voire « vie » (Ibid., p. 147) ou « conduite » (Ibid. p. 145). Voir sa présentation de Max Weber, *Sociologie des religions*, 1996, p. 61 et p. 120. Voir Jean-Pierre Grossein (2002), «À propos d'une nouvelle traduction de l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme», *Revue française de sociologie*, 43 (4).

¹⁸ Voir Joel H. Wiener (2011), *The Americanization of the British Press, 1830s-1914. Speed in the Age of Transatlantic Journalism*, New York, Palgrave Macmillan, p. 155.

¹⁹ Henri Avenel, « Le mouvement perpétuel de la presse », introduction à l'Annuaire de la presse française et du monde politique, 1901, p. XI.

²⁰ Adolphe Brisson, « L'envers du journal », *Annales politiques et littéraires*, 24 mars 1895.

²¹ Voir par exemple les résultats de l'enquête menée par la *Revue bleue* en France sur les « responsabilités de la presse » dans la crise de la République à la fin du XIX^e siècle (numéros des 4, 11, 18 et 25 décembre 1897, 1er, 8, 15 et 22 janvier 1898). Voir Marc Martin (2006), «Retour sur «l'abominable vénalité de la presse française»», *Le Temps des médias* (1) et Roger Bautier et Elisabeth Cazenave (2005), «La presse pousse-au-crime selon Tarde et ses contemporains», *Champ pénal/ Penal field*.

²² Cf. Oswald Spengler (1920 [1918]), *Der Untergang des Abendlandes. Erster Band : Gestalt und Wirklichkeit*, München, Oskar Beck, p. 503 : « Sie wendet sich an die Meisten, nicht an die Besten. Sie wertet ihre Mittel nach der Zahl der Erfolge. Sie setzt anstelle des Denkertums alter Zeiten die intellektuelle männliche Prostitution in Rede und Schrift, wie sie alle Säle und Plätze der Weltstädte füllt und beherrscht. »

²³ Cf. Jacques Bouveresse (2001), *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, Paris, Seuil

Tous les éléments d'une panique morale dans les milieux académiques étaient donc réunis en Europe à la fin du XIX^e siècle.²⁴ Dans la génération des universitaires allemands qui avaient précédé Weber on pouvait cependant distinguer les prémises d'une volonté plus scientifique et plus neutre de compréhension du rôle de la presse dans la société. Le sociologue et économiste Albert Schäffle (1831-1903), lui-même journaliste dans sa jeunesse, avait par exemple développé une sociologie inspirée de l'organicisme, dans laquelle il mettait l'accent sur la circulation des symboles et la communication. Il voyait la presse comme un conducteur de courants intellectuels qu'il est nécessaire de protéger des tentatives de mainmise politique et économique dont elle est régulièrement victime et proposa des voies de réforme passant par la nationalisation de certains médias, notamment de la presse d'annonces. Karl Knies (1821-1898), une figure de l'école allemande d'économie historique, avait pour sa part écrit en 1857 un ouvrage sur l'impact des technologies de transport et de communication sur la société.²⁵ Enfin Karl Bücher (1847-1930), qui fut rédacteur à la *Frankfurter Zeitung* sur les questions économiques et sociales pendant deux ans avant de se tourner vers une carrière universitaire, avait fondé à Leipzig un institut pour l'étude de la presse et la formation des journalistes (*Institut für Zeitungskunde*). Il considérait ceux-ci comme des juges du quotidien dont l'État devait garantir une bonne éducation de la même manière qu'il se préoccupe de la formation des théologiens, des juristes, des médecins et des enseignants. Bücher avait proposé dès 1907 un plan d'étude systématique des journaux pays par pays pour abonder sa théorie de l'échange économique.²⁶ Il décrit la presse dans différentes publications comme un maillon de la « machine commerciale moderne ».²⁷

Venant des milieux académiques et des sciences sociales, ces tentatives de compréhension du phénomène que représentait la presse moderne sont remarquables.²⁸ À leur suite et autour de 1910, Max Weber a très sérieusement pris en considération la presse dans la partie de ses travaux la plus sensible au contexte culturel de la « modernisation »²⁹ allemande. Le sociologue élabora en effet à cette période un projet original de recherche sur la presse et le

²⁴ Voir Gilles Bastin (2016), «Le journalisme et les sciences sociales : trouble ou problème ?», *Sur le Journalisme / On Journalism / Sobre Jornalismo*, 5 (2).

²⁵ Karl Knies (1857), *Der telegraph als Verkehrsmittel*, Tübingen, H. Laupp.

²⁶ Lequel fut en partie réalisé par son étudiant Hjalmar Schacht.

²⁷ Voir Hanno Hardt (1979), *Social Theories of the Press: Early German and American Perspectives*, Beverly Hills — London, Sage et Rüdiger vom Bruch (1980), «Zeitungswissenschaft zwischen Historie und Nationalökonomie. Ein Beitrag zur Vorgeschichte der Publizistik als Wissenschaft im späten deutschen Kaiserreich», *Publizistik*, 25.

²⁸ On ne trouve pareil intérêt qu'aux États-Unis, notamment dans les tentatives des sociologues de l'école de Chicago de construire des ponts entre université et journalisme. Voir Hardt (1979) *Social Theories of the Press: Early German and American Perspectives* et Hanno Hardt (2001), *Social theories of the press : constituents of communication research, 1840s to 1920s*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers. Voir aussi Sylvain Bourmeau (1988), «Robert Park, journaliste et sociologue», *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 1 (3).

²⁹ Voir Thomas Nipperdey, « Les problèmes de la modernisation en Allemagne », *Réflexions sur l'Histoire allemande*, Paris, Gallimard, 1992, p. 59-80.

journalisme.³⁰ Ce projet d'enquête, qu'il appelait la *Preß-Enquête*, avait pour finalité de comprendre le fonctionnement des entreprises de presse, sur un plan économique et du point de vue de l'organisation du travail en leur sein. Il avait aussi pour objet l'analyse du rôle joué par les journaux de masse dans la conduite de vie quotidienne des individus vivant dans les sociétés démocratiques industrialisées.

Lorsqu'il introduisit les premières journées de la Société Allemande de Sociologie en 1910 à Francfort, Weber déclara devant ses collègues que la presse devait être le « premier des sujets » auquel s'intéresserait la jeune association professionnelle. Il utilisa une formule mettant en exergue l'affinité qui relie la « vie moderne » et le « caractère public » conféré à la société par les journaux : « Permettez-moi simplement de vous suggérer un instant de penser le monde sans la presse, *suggerait Weber* ; que serait la vie moderne sans le caractère public spécifique engendré par la presse ? » Weber essaya donc dans sa conférence d'inciter ses collègues à comprendre la « signification de la presse » dans la production du « contenu matériel des biens de culture modernes ». Il insistait notamment sur l'influence « globalisante » (*ubiquisierender*), « uniformisante » (*uniformierender*) et « réifiante » (*versachlichender*) de la lecture des journaux sur « l'état sensitif et les habitudes de pensée de l'homme moderne, sur les domaines de la politique, de la littérature, de l'art, sur la formation et la désagrégation de jugements de masse et de croyances collectives. »³¹

Sans se départir de son intérêt pour les structures économiques du monde moderne³², Weber s'avancit dans ce projet de recherche vers une compréhension assez large de la culture, mettant en avant le rôle de la presse dans l'« anonymisation » du rapport au monde qui caractérise la vie moderne. La presse participait en effet, pour le sociologue, à la production de la « personnalité objective » de la culture : elle définissait, d'une part, les cadres de pensée et d'action stables et unifiés qu'utilisaient ses lecteurs dans leur vie quotidienne (dont l'information devenait par exemple indépendante de sources personnelles). Elle produisait, d'autre part, les

³⁰ Max Weber consacra un temps considérable à ce projet. Alors que le travail collectif était encore l'exception dans l'université allemande, il réunit une équipe susceptible de mener à bien la recherche. Il élaborait le cadre théorique et méthodologique qui devait guider cette équipe et il trouva l'argent nécessaire en sollicitant des propriétaires de journaux et son propre éditeur. Pour plus de détails voir Gilles Bastin (2001), « La presse au miroir du capitalisme. Une enquête de Max Weber sur les journaux et le journalisme », *Réseaux*, 109 et Gilles Bastin (2008), « Médiatisation et anonymisation du monde chez Max Weber », in Duran et Bruhns (Eds.), *Weber et le politique*, Paris, LGDJ.

³¹ Keith Tribe a traduit en anglais par « *matter of fact* » le dernier des trois termes employés par Weber (*versachlichender*). Il me semble cependant préférable de garder le terme de « réification » qui renvoie à la tradition marxiste que connaissait très bien Weber, notamment la critique du processus de « personnification » des choses et de « réification » des personnes dans la théorie de la plus-value (« *Personifizierung der Sache und Versachlichung der Personen* » (*Capital*, Livre III))

³² Dans son projet de *Preß-Enquête*, Weber entendait observer la production de l'information comme une activité industrielle complexe mobilisant des entreprises de grande taille, recourant à des formes poussées de sous-traitance (avec les agences de presse ou les fournisseurs de petites annonces et de suppléments), insérée dans des marchés structurés (avec l'offre d'information officielle émanant des administrations).

conditions « de l'émergence, de l'entretien, de l'enfouissement, du remaniement des éléments artistique, scientifique, éthique, religieux, politique, social, économique de la culture ». ³³

Un des aspects les plus intéressants de ce projet de recherche est l'intérêt manifesté par Weber pour les « carrières » et les « opportunités de vie » dans le journalisme. L'approche suggérée par Weber en 1910 reposait autant sur l'analyse des structures économiques de la presse que sur celle des conditions individuelles d'accomplissement personnel dans ces structures. Le sociologue insistait notamment sur l'augmentation de la taille des entreprises de presse et, corrélativement, sur « l'augmentation considérable de l'intensité de l'activité de journaliste, et de la pression que l'actualité exerce sur elle. » Cette idée est développée par Weber dans la conférence sur le métier et la vocation politique de janvier 1919. Si les chances politiques des journalistes sont faibles en Allemagne, dans le parti social-démocrate comme dans les partis bourgeois, comme le dit Weber dans ce texte, c'est en effet que ceux-ci souffrent de leur « non-disponibilité », c'est-à-dire de la nécessité dans laquelle ils se trouvent de travailler pour vivre, dans un contexte d'industrialisation des entreprises de presse qui les prive du loisir nécessaire à l'activité politique. Le « boulet » que traînent les journalistes derrière eux est double : ils n'ont pas de temps disponible, d'une part, et ne peuvent pas compter, d'autre part, sur leur activité pour les aider à se faire un nom propre dans le public du fait du recours massif de l'industrie de la presse, et particulièrement des journaux de type *Generalanzeiger*, à la publication anonyme des articles, ce que Weber appelle le principe d'anonymat » (*Anonymitätsprinzip*) qui s'oppose frontalement à l'émergence d'une « personnalité » chez les journalistes. ³⁴ La voie du journalisme, dit Weber, est de ce fait réservée aux personnes dont le caractère leur garantit un certain « équilibre intérieur » malgré la précarité des conditions de leur travail. ³⁵

Mais que savait au juste Weber du « caractère » propre aux journalistes ? Beaucoup plus que ce que notre regard contemporain sur les médias ou certains préjugés sur la personnalité du sociologue pourrait laisser imaginer. Weber vivait en effet personnellement avec les journaux et c'est bien ainsi que l'on doit comprendre sa formule de 1910 évoquant la difficulté qu'il y aurait à « penser le monde sans la presse ». Un simple examen du milieu dans lequel il fut éduqué permet de s'en faire une première idée. Comme beaucoup d'intellectuels et d'universitaires de son époque, la formation du sociologue fut en effet fortement influencée par des personnages qui avaient fait l'expérience du journalisme dans le contexte de floraison de titres de la presse intellectuelle après la « révolution de mars » (1848). Son propre père travailla par

³³ Voir Bastin (2001) «La presse au miroir du capitalisme. Une enquête de Max Weber sur les journaux et le journalisme», p. 183.

³⁴ La question de l'anonymat dans la presse industrielle est à l'époque l'objet de vifs débats dont certains sont analysés dans Gilles Bastin (2013), «The Paria Paradox. Towards a Weberian Understanding of Modern Journalism», *Max Weber Studies*, 13 (2).

³⁵ « Ein Weg nicht für jedermann. Am wenigsten für schwache Charaktere, insbesondere für Menschen, die nur in einer gesicherten ständischen Lage ihr inneres Gleichgewicht behaupten können. » (ref Politik als Beruf : p. 29 de l'édition de 1919)

exemple brièvement au *Preußisches Wochenblatt*, un journal libéral-conservateur des années 1850, avant de se lancer dans une carrière de fonctionnaire municipal à Berlin.³⁶ Son oncle, l'historien Hermann Baumgarten, fut, quant à lui, journaliste au *Deutsche Reichs-zeitung* entre 1855 et 1861 avant de devenir un historien de renom et un modèle politique très important pour Weber lors de ses années de formation à Heidelberg puis à Strasbourg.

Dans les années 1890, au moment de soutenir sa thèse de droit et de préparer son habilitation dans cette discipline, et alors que ses idées politiques évoluaient pour l'éloigner du conservatisme paternel³⁷, Weber fut également impliqué dans les expériences politiques et éditoriales du pasteur et futur député Friedrich Naumann, de quatre ans son aîné. Naumann avait fondé le journal *Die Hilfe* en 1894, un hebdomadaire qui diffusait des idées de réforme sociale et libérale dans le sillage des activités du jeune Congrès Social Évangélique (*Evangelisch-soziale Kongress*) créé par des protestants libéraux soucieux d'apporter leur contribution à la compréhension des questions sociales et auquel participait Weber.³⁸ Celui-ci collabora aussi à un autre magazine publié dans ce cercle, le *Christliche Welt* édité par le théologien Martin Rade depuis 1887 dans le même esprit de réforme sociale et religieuse qui animait tout le mouvement du protestantisme culturel (*Kulturprotestantismus*).

Plus tard, au moment où il s'éloignait de l'Université et alors que, grâce au soutien de journaux comme *Die Hilfe* et le *Preussische Jahrbuch* qui relayaient ses prises de position, il devenait une figure publique en Allemagne à la suite de son discours controversé de Freiburg en 1895 dans lequel il affirmait la primauté des considérations nationales et raciales dans la politique économique, Weber s'impliqua fortement dans l'écriture d'articles pour les journaux.³⁹ Il n'existe pas de recension exhaustive de ses contributions à des journaux de son temps (des contributions qui pour certaines étaient d'ailleurs publiées de manière anonyme.⁴⁰ On sait cependant que Weber fut publié après 1895 dans un grand nombre de journaux comme le *Berliner Tageblatt*, le journal quotidien de petites annonces fondé par Rudolph Mosse qui devint extrêmement populaire au moment de la première guerre mondiale et fut le premier journal

³⁶ Cf. Kaube (2016) *Max Weber. Une vie entre les époques*, p. 24 et plus généralement Wolfgang J. Mommsen (1985), *Max Weber et la politique allemande 1890-1920*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 6 et suivantes.

³⁷ Cf. Mommsen (1985) *Max Weber et la politique allemande 1890-1920*, pp. 17-18.

³⁸ *Die Hilfe* (L'aide) était sous-titré *Gotteshilfe, Selbsthilfe, Staatshilfe, Bruderhilfe*. Il avait près de 8500 abonnés en 1912. Voir Ursula Krey (2000), «Der Naumann-Kreis: Charisma und politische Emanzipation», *Friedrich Naumann in seiner Zeit. Ed. vom Bruch, Rüdiger. Berlin: Walter de Gruyter*, p. 135.

³⁹ Cf. Mitzman (1970) *The iron cage: An historical interpretation of Max Weber*, p. 143, Horst Pöttker (2001), *Öffentlichkeit als gesellschaftlicher Auftrag*, Univ.-Verlag Konstanz et Guenther Roth (1971), «Max Weber's Generational Rebellion and Maturation», *The Sociological Quarterly*, 12 (4).

⁴⁰ Marianne Weber mentionne des articles de journaux dans le relevé des écrits de son mari publié en annexe de sa biographie. Mais elle limite ceux-ci aux articles « politiques » et semble douter que l'on puisse les retrouver tous. On compte 16 articles issus du *Frankfurter Zeitung* entre 1907 et 1919 (qui forment une bonne partie des « écrits politiques ») dans ce relevé. Cf. Marianne Weber (1950), *Max Weber, ein Lebensbild*, Heidelberg, Lambert Schneider. Les difficultés d'accès aux archives des journaux allemands à la suite des destructions causées par la seconde guerre mondiale ont rendu un relevé exhaustif encore plus improbable. Voir sur ce point Kaesler (2014) *Max Weber: Preuße, Denker, Muttersohn*, p. 871.

allemand à publier un supplément satirique. Il contribua aussi au *Berliner Börsenzeitung* dont l'influence dépassait largement les cercles boursiers et qui publiait des articles d'actualité politique et sportive. Il écrivit également pour le journal bavarois *Münchner Neueste Nachrichten* fondé en 1848. Mais la liste est beaucoup plus longue. On trouve en effet trace de contributions de Weber à des journaux aussi variés que le *Neue Preußische Zeitung*, l'*Allgemeine Zeitung*, le *Neue Badische Landeszeitung*, le *Gladbacher Zeitung*, la *Volksstimme*, le *Tägliche Rundschau*, le *Vossische Zeitung*, le *Badische Landeszeitung*, le *Heidelberger Tageblatt*, le *Heidelberger Zeitung*, le *Heidelberger Neueste Nachrichten* ou le *Karlsruher Tageblatt*.⁴¹

On décèle une autre trace de l'intérêt de Weber pour le journalisme dans la façon dont celui-ci fit la chronique de son voyage aux États-Unis, imitant parfois dans ses lettres des formes de récit proche du reportage comme lorsqu'il décrit les grands espaces du Midwest ou les abattoirs de Chicago qu'il visita quelques mois avant qu'Upton Sinclair s'y fasse employer pour exposer publiquement les conditions de travail et de vie de leurs ouvriers dans des articles du magazine progressiste *Appeal to Reason* puis dans *The Jungle*, un livre qui a marqué l'histoire du journalisme américain. Weber rencontra d'ailleurs plusieurs journalistes lors de ce voyage américain.⁴² En 1905, il projeta aussi, comme le firent bon nombre de journalistes, de faire un voyage en Russie pour y suivre la révolution en cours.

Le journal qui accueillit le plus d'articles du sociologue est le *Frankfurter Zeitung*, le grand journal de l'intelligentsia allemande fondé en 1856 par Leopold Sonneman, un banquier animé de convictions libérales. Le *Frankfurter Zeitung* publiait des pages de cotation boursière mais ce n'était pas seulement un organe très influent dans les milieux économiques. Il était aussi devenu le journal de référence des milieux progressistes, des défenseurs de la démocratie parlementaire et des réformes sociales ainsi que des opposants à la politique extérieure du Reich. Weber publia notamment au *Frankfurter Zeitung* ses articles sur l'église et les sectes (1906), les séries d'articles sur la politique intérieure et extérieure de l'Allemagne (février-mars 1917 puis février 1918), sur le parlementarisme (mai-juin 1917) et sur la réforme de l'État allemand (novembre-décembre 1918). Alors que le journal tirait à plus de 50.000 exemplaires au sortir de la première guerre mondiale et publiait des auteurs comme Sigfried Kracauer ou Walter Benjamin, il fut la cible de nombreuses attaques, dont celles de Hitler qui en fit un des responsables de la défaite et un exemple de la « presse juive ».⁴³

⁴¹ Voir Kaesler (2014) *Max Weber: Preuße, Denker, Mottersohn*, p. 870.

⁴² Le récit d'une de ces rencontres est venu jusqu'à nous de façon assez anecdotique : Weber avait souhaité rencontrer le rédacteur-en-chef du principal journal de la ville de Guthrie dans le territoire indien de l'Oklahoma. Une fois sur place il renonça à cette rencontre car la presse locale se faisait l'écho de menaces récentes proférées pistolets à la main par ce journaliste à l'encontre d'un de ses concurrents. La presse locale narra l'anecdote qui se trouva ensuite reprise par des agences de presse et finalement des journaux berlinois, lesquels dramatisèrent l'événement en faisant de Weber le témoin direct de coups de feu prétendument échangés entre les deux journalistes. Cf. Scaff (2011) *Max Weber in America*.

⁴³ Voir Modris Eksteins (1971), «The Frankfurter Zeitung: Mirror of Weimar Democracy», *Journal of Contemporary History*, 6 (4).

Weber ne se contentait pas d'envoyer ses articles au *Frankfurter Zeitung* comme la plupart des intellectuels qui collaboraient à ce journal. Sa dernière série d'articles sur la réforme de l'État — publiée dans le journal entre le 22 novembre et le 5 décembre 1918 puis sous la forme d'une brochure intitulée « *Zür deutschen Revolution* » le 14 janvier 1919⁴⁴ — fut écrite dans les locaux mêmes de la rédaction à Francfort. Le sociologue était en effet proche du rédacteur-en-chef et copropriétaire du journal Heinrich Simon chez qui il avait été invité à plusieurs reprises. Il appréciait semble-t-il de pouvoir partager la vie de la rédaction du journal. Le 22 novembre, le lendemain de son arrivée à Francfort, il écrivit par exemple à Mina Tobler les mots suivants : « *Hier bin ich ganz gut untergebracht und freue mich auf Arbeit, schreibe Artikel (...) und sitze in Redaktionskonferenzen mit wirklich sehr intelligenten und anständigen Journalisten — ein Völkchen, das ich, wenn sie tüchtig und sachlich sind, von jeher sehr goutiert habe.* »⁴⁵ À la fin de sa vie Weber envisageait aussi d'entrer pour de bon dans une rédaction, comme en témoigne une des dernières lettres envoyées à Marianne au printemps 1920, juste avant sa mort. Dans cette lettre, il se plaint des querelles intestines de l'Université qui ne lui apportent aucune satisfaction et exprime son intérêt pour une nouvelle carrière dans le journalisme ou l'édition : « *Da müßte ich halt — und hätte nichts dagegen — hier in eine Zeitung oder einen Verlag eintreten, statt Professor zu spielen. Solche Verwaltungsarbeit kann ich ja besser leisten, als diese Kolleg-Schwätzerei, die mich seelisch nicht befriedigt.* ».⁴⁶

La « chair et le sang » de la société

La précision apportée par Weber dans la lettre à Mina Tobler quant au type de journalistes qui avait sa préférence peut nous aider à comprendre ce qui l'attirait dans cette profession et dans le « caractère » de ceux qui l'occupent pleinement. Weber emploie notamment dans cette lettre le terme « *sachlich* » qui désigne chez lui l'aspect concret et précis des faits que sont donc capables de mobiliser selon lui aussi bien les savants engagés dans la science sociale comme science de la réalité empirique (*Wirklichkeitswissenschaft*), les journalistes ou les hommes et femmes politiques authentiques.⁴⁷ Il n'est donc pas inutile d'élargir le cadre de la réflexion

⁴⁴ Cf. Kaesler (2014) *Max Weber: Preuße, Denker, Muttersohn*, p. 871.

⁴⁵ « Je suis très bien logé ici et je me réjouis de travailler. J'écris des articles (...) et je participe aux conférences de rédaction avec des journalistes vraiment très intelligents et honnêtes — des gens que j'ai toujours appréciés lorsqu'ils sont efficaces et précis » (ibid., p. 872 ; les italiques sont de Weber).

⁴⁶ « Je devrais bien — et n'aurais rien contre ça — entrer ici dans une maison d'édition ou un journal au lieu de jouer au Professeur. Un tel travail administratif me convient mieux que cette jacasserie professorale qui ne me satisfait jamais psychologiquement. » (Weber (1950) *Max Weber, ein Lebensbild*, p. 748).

⁴⁷ La notion d'« objectivité » a une histoire très complexe dans le journalisme. Au moment où Weber prononce sa conférence elle s'entend plus, aux États-Unis notamment, comme une forme exigeante de réalisme et une méthode de collecte des faits que comme une illusoire neutralité de parti pris, ce qui la rapproche clairement de la *Sachlichkeit* wébérienne. Cf. David T.Z. Mindich (1998), *Just the Facts. How "Objectivity" Came to Define American Journalism*, New York, New York University Press, Michael Schudson (1978), *Discovering the News. A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books et le chapitre intitulé « The lost meaning of objectivity » dans Bill Kovach et Tom Rosenstiel (2001), *The Elements of Journalism : What Newspeople should know and the Public should expect*, New York, Crown Publishers.

wébérienne sur le journalisme à celle, à peu près concomitante chez lui, sur l'enquête sociale menée par des militants et des journalistes avec des méthodes originales qui connurent un large succès au XX^{ème} siècle.

Dans les cercles proches du journalisme que connaissait Weber gravitaient en effet aussi des figures comme celle du théologien Paul Göhre, né en 1864 comme Weber et prétendant malheureux au mariage avec Marianne Schnitger, la future épouse du sociologue. Göhre travaillait notamment comme assistant au *Christliche Welt* et militait dans l'aile gauche du Congrès évangélique social. Il fit par la suite une carrière politique en Allemagne qui l'amena à occuper des fonctions parlementaires et gouvernementales après son rapprochement du mouvement socialiste.⁴⁸ Or, Göhre pratiqua à la fin du XIX^{ème} siècle une forme d'enquête sociale très proche de l'exercice du journalisme. Il publia en 1891 sous forme de reportage ethnographique le récit de trois mois de travail dans une usine de machines-outils de Chemnitz.⁴⁹ De cette expérience, il tira la conviction que la question ouvrière ne pouvait être abordée exclusivement comme une question de déviance morale, ainsi que se le figurait une grande partie de la bourgeoisie effrayée par la progression des idées et des revendications socialistes. Göhre, qui partageait avec les socialistes l'idée que les conditions de vie des ouvriers devaient être améliorées, croyait encore, contrairement à eux, dans la possibilité d'une réconciliation des ouvriers avec les propriétaires d'usines, à condition que ceux-ci mettent en place des moyens pour les premiers de retrouver la noblesse de leur travail manuel et une forme de personnalité dans le corps social de la fabrique malmené par la division du travail.

La méthode de Göhre était un exemple typique de la conception du monde qui était au même moment en train de s'élaborer dans la profession journalistique un peu partout et notamment aux États-Unis sous le nom de « *muckraking* », à savoir l'idée selon laquelle la société est partagée en deux moitiés dont seule une est visible aux yeux du public, alors que l'autre est rendue invisible par la misère qui la plonge dans l'obscurité des taudis, comme dans le New York photographié par Jacob Riis (1890), le racisme qui interdit de lui reconnaître une place à part entière (Ray Stannard Baker et la thématique de la « *color line* » en 1908) ou encore l'enfermement systématique, comme dans le cas des femmes cloîtrées de force dans les asiles de la ville de New York dont Nellie Bly avait tout juste révélé les conditions de vie aux lecteurs du *New York World* en s'y faisant elle-même interner en 1887.⁵⁰ Très vite imité dans sa

⁴⁸ Sur l'influence des idées de Göhre et de sa pratique de l'enquête sur Weber voir Wolfgang J Mommsen et Jürgen Osterhammel (2013b), *Max Weber and His Contemporaries*, Routledge, pp. 197-198.

⁴⁹ Paul Göhre, *Drei Monate Fabrikarbeiter und Handwerksbursche. Eine praktische Studie*, Leipzig, Grunow, 1891. Voir <https://archive.org/details/dreimonatefabrik00ghuoft> pour une version numérisée.

⁵⁰ D'autres sources européennes de cette pratique journalistique peuvent évidemment être citées, comme le travail de James Greenwood qui passa une nuit dans un asile en Grande-Bretagne dès 1866 ou ceux de Marcel Édant, Louis Paulian, Henry Leyret, Séverine et Bertie Henri Clère en France. Cf. à ce propos Mélodie Simard-Houde (2016), « Les avatars du « Je ». Roman et reportage dans l'entre-deux-guerres », *Études françaises*, 52 (2) et Dominique Kalifa (2013), *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Le Seuil, pp. 171-204.

méthode⁵¹ puis traduit en anglais et publié à Londres et New York dès 1895, le récit de Göhre fut de ce fait considéré comme une des sources du journalisme « *undercover* » aux États-Unis.⁵²

Max Weber prit très clairement la défense de Göhre dans le *Christliche Welt* suite aux attaques dont celui-ci fut l'objet après la parution de son livre.⁵³ Pour de nombreux membres des mouvements de réforme religieuse, le récit de Göhre, traçait de dangereuses lignes de convergence entre christianisme et socialisme. Il remettait aussi en cause l'idée selon laquelle le clergé pourrait se satisfaire d'une compréhension charitable et spirituelle de la condition ouvrière.⁵⁴ Pour Weber *a contrario* le grand mérite de Göhre était justement d'avoir fourni des matériaux empiriques pour comprendre les conditions et les effets psychologiques de la dissolution des relations de travail traditionnelles dans les grandes firmes industrielles. Weber insistait notamment dans sa défense sur la méthode d'enquête « locale » et « non officielle » de Göhre, qui était selon lui la seule à même de permettre cette compréhension fine de la situation du travail industriel en Allemagne à la fin du XIX^e siècle. Le débat initié par la réception du travail de Göhre portait donc, d'une part, sur le diagnostic de la crise sociale allemande (Weber donnait raison à Göhre sur le fait que la question ouvrière ne se réglerait pas avec de la charité condescendante, mais bien avec une plus juste répartition des richesses) et, d'autre part, sur les formes de l'enquête sociale et sur la possibilité pour ceux qui ne s'appelaient pas encore sociologues, à l'instar de journalistes et de militants, de mener des enquêtes « privées » ou « locales », c'est-à-dire des enquêtes qui ne s'appuient pas sur des remontées d'informations officielles mais sur une démarche de terrain. Weber insiste par exemple sur le fait que le récit de Göhre apporte une connaissance sur la condition ouvrière que les statistiques ne sont pas capables de donner parce qu'elle permet de faire le constat que les ouvriers sont du même « sang » et de la même « chair » que l'enquêteur.⁵⁵ Cette connaissance de première main permettait notamment de réfuter les arguments agités par les possesseurs d'usine selon lesquels les ouvriers seraient manipulés par les socialistes.⁵⁶

⁵¹ Voir le récit de Minna Wettstein-Adelt publié dans le journal Hongrois *Pester Lloyd* puis édité sous forme de livre sous le titre très proche « 3 ½ Monate Fabrikarbeiterin » (1893).

⁵² Voir Mark Pittenger (2012), *Class unknown: Undercover investigations of American work and poverty from the progressive era to the present*, NYU Press.

⁵³ On trouve cette critique de Göhre dans les *Mitteilungen des Evangelisch-sozialen Kongress*, 5(1), en 1892. La défense de Weber se trouve quant à elle dans un texte intitulé « Zur Rechtfertigung Göhres » (MWG, Abt. 1, Bd. 4, 108-119) et dans « „Privatenquäten“ über die Lage der Landarbeiter » (MWG, Abt.1, Bd. 4, 74-105). Cette défense est commentée dans Wolfgang J Mommsen et Jurgen Osterhammel (2013a), *Max Weber and His Contemporaries*, Routledge.

⁵⁴ Carol Poore (2000), *The Bonds of Labor: German Journeys to the Working World, 1890-1990*, Wayne State University Press, pp. 36-37.

⁵⁵ Cf. « Zur Rechtfertigung Göhres », 110.

⁵⁶ Göhre insiste notamment beaucoup — et peut-être de façon un peu idéaliste — sur la foi vivante en dieu des ouvriers qu'il a rencontrés pendant son enquête.

L'influence de Göhre fut par la suite déterminante dans les critiques que Weber adressa *ex post* à la méthode employée par le *Verein für Sozialpolitik*⁵⁷ pour l'enquête sur les ouvriers agricoles publiée en 3 volumes à partir de 1890 et dirigée par Max Sering. Deux questionnaires avaient en effet été élaborés pour cette enquête. Le premier, à destination des employeurs, abordait les conditions d'emploi et de vie de leurs employés. Le second, adressé à des experts visait à recueillir des analyses de la situation.⁵⁸ C'est Göhre, associé par Weber au projet d'enquête complémentaire un an plus tard, qui proposa d'utiliser les pasteurs comme informateurs et de leur envoyer des questionnaires afin d'accéder, certes de façon détournée, à un point de vue moins biaisé sur les conditions de vie des ouvriers agricoles. Weber comme Göhre partageait sans doute aussi l'espoir que, dans une perspective que l'on dirait aujourd'hui de « recherche-action », et qui n'est pas très éloignée de la façon dont les journalistes cités plus haut concevaient leur rôle dans la société, la mobilisation de ces pasteurs pour une enquête scientifique les amènerait à se mobiliser politiquement pour l'émergence d'une paysannerie indépendante en Prusse, seule capable selon Weber de contrer le pouvoir des propriétaires terriens.⁵⁹

Ces débats sur la question de l'enquête, à mi-chemin du journalisme, du militantisme social et de la science sociale naissante, n'étaient pas propres aux milieux progressistes allemands à la fin du XIX^e siècle. En France, la pratique de l'enquête fut d'abord largement cantonnée dans les élites sociales que représentaient par exemple le polytechnicien Le Play avec sa Société internationale des études pratiques d'économie sociale ou encore le Musée social créé en 1894 afin de permettre une exposition permanente des documents présentés dans le pavillon d'économie sociale de l'exposition universelle de 1889. Cependant on trouve à peu près à la même période des traces de sa diffusion dans la « nébuleuse réformatrice » promouvant l'économie sociale ainsi que le rapprochement des élites intellectuelles et des classes laborieuses.⁶⁰ Cette nébuleuse agrégeait des personnalités très différentes parmi lesquelles des journalistes et des figures de passeurs entre sciences sociales et journalisme comme Dick

⁵⁷ Une association fondée en 1872 par des universitaires soucieux de promouvoir à la fois l'économie nationale allemande et l'amélioration des conditions de vie des ouvriers.

⁵⁸ Lors des premiers débats sur les conditions de travail dans les usines, plusieurs membres de la seconde génération du *Verein* critiquèrent déjà les enquêtes publiques menées en interrogeant les directions et les propriétaires industriels sur les conditions de travail, l'hygiène et la moralité des ouvriers. Les biais inhérents à ce type de méthodes conduisirent le *Verein* à voter en 1873 une résolution demandant que soient mises en œuvre des enquêtes permettant de recueillir la perception des ouvriers eux-mêmes. Le *Verein* proposa que ce type d'enquêtes publiques soit confié à des commissions locales composées à parts égales de représentants des employeurs et des ouvriers ainsi que de l'autorité de police compétente et d'une personnalité neutre comme un prêtre, un enseignant ou un médecin. Cf. Irmela Gorges (2016), «The History of the Verein für Socialpolitik. An Unintended Contribution to the Pre-History of the Institutionalization of Sociology», in Moebius et Ploder (Eds.), *Handbuch Geschichte der deutschsprachigen Soziologie*, p. 319.

⁵⁹ Cf. Michael Pollak (1986), «Un texte dans son contexte, l'enquête de Max Weber sur les ouvriers agricoles», *Actes de la recherche en sciences sociales* (65).

⁶⁰ Cf. Christian Topalov (1999), *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914*, Paris, Editions de l'EHESS.

May, de son vrai nom Jeanne Weill, qui fut à l'origine de l'École des hautes études sociales en 1899, laquelle comportait une formation au journalisme. La place de l'enquête était cependant limitée dans ce mouvement assez nettement idéologique, si l'on compare à ce qui se passait au même moment à Londres ou Chicago.⁶¹ Les fondateurs de la sociologie y jouèrent aussi un rôle moins important que leurs homologues dans d'autres pays.⁶²

En Grande-Bretagne, la National Association for the Promotion of Social Science (NAPSS) créée en 1857 partageait le même objectif réformateur que le *Verein*, une volonté identique de produire des données d'enquête et une assise aussi ferme dans les élites sociales. D'autres enquêtes de grande ampleur furent aussi menées par des journalistes comme Henry Mayhew, auteur d'une enquête sur les rues de Londres publiée sous forme d'articles dans le *Morning Chronicle*, puis éditée en 4 volumes à partir de 1851 sous le titre *London Labour and the London Poor*. Mayhew conduisit pour cette enquête des dizaines d'interviews avec les marchands, travailleurs, mendiants, prostituées... des rues de Londres. Il collecta des statistiques sur des faits d'apparence mineure qui permettaient de documenter leur vie (comme le nombre de cigares fumés chaque année, dont les restes étaient récupérés par les travailleurs pauvres de la ville) ou encore fit réaliser des illustrations à partir de Daguerrotypes.⁶³ Dans les dernières années du XIX^e siècle, cette culture de l'« *inquiry* » conduisit Charles Booth, un entrepreneur, à mener avec quinze enquêteurs une description systématique de la pauvreté londonienne publiée en 1889 sous le titre *Life and Labour of the People in London*. Cette enquête utilisait notamment des données collectées auprès des *School Board Visitors* qui inspectaient les familles dont les enfants étaient en âge de scolarisation.

Aux États-Unis, le travail fondateur de Jacob Riis, journaliste d'origine danoise ayant travaillé comme reporter au *New York Tribune* de 1877 à 1888, proche des milieux réformateurs et de statisticiens intéressés par les questions sanitaires comme Roger S. Tracy, imposa la pratique de la photographie comme un moyen de révéler — à l'aide du flash qui venait d'être inventé — les modes de vie de la moitié la plus pauvre de la société (*How the Other Half Lives*, 1890). Cette ambition de documentation critique de la pauvreté fut aussi celle du mouvement des *settlements*, une utopie sociale de coexistence entre classes aisées et paupérisées des grands centres urbains. De nombreuses maisons d'accueil où des bénévoles issus des couches aisées

⁶¹ Une école fondée dans une visée de « rééducation morale et professionnelle » des journalistes après l'affaire Dreyfus. Dick May était cependant journaliste dans un sens très littéraire du terme (elle vendait des feuilletons aux journaux parisiens) et n'avait pas placé le reportage, la collecte des faits ou l'enquête au centre de cette initiative essentiellement idéologique. Cf. Vincent Goulet (2009), « Dick May et la première école de journalisme en France. Entre réforme sociale et professionnalisation », *Questions de Communication* (16).

⁶² Cf. Christian Topalov (2015), « Histoires d'enquêtes », *Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier.

⁶³ Le livre a déclenché un élan réformateur et la collecte de sommes importantes d'argent pour remédier à certaines formes de pauvreté, mais aussi une réaction des marchands de rue qui s'organisèrent dans une *Street Trader's Protection Association* pour se protéger des journalistes accusés de les dépeindre de façon inappropriée. Cf. Ole Münch (2018), « Henry Mayhew and the Street Traders of Victorian London — A Cultural Exchange with Material Consequences », *The London Journal*, 43 (1).

pouvaient aider les plus pauvres dans différents domaines de l'existence furent ainsi construites, dont la plus fameuse, Hull House à Chicago dans le *Near West Side* sous l'égide de Jane Addams et Ellen Gates Starr qui fut construite en 1889, puis agrandie considérablement jusqu'à compter treize bâtiments en 1911. A l'origine, les résidentes, qui étaient souvent des femmes ayant une formation universitaire, offraient différents services sociaux, éducatifs et culturels aux habitants du quartier, majoritairement des immigrés récents. Mais surtout les *settlements* étaient un projet d'émancipation par la recherche pour influencer le débat public sur des sujets comme les politiques à l'égard des immigrés, le travail des enfants, le vote des femmes.⁶⁴ Diverses enquêtes furent donc organisées dans le cadre de ces projets de réforme sociale, mobilisant les résidentes des *settlements* et les habitants des quartiers dans lesquels ils se trouvaient.

Les convergences internationales autour de l'enquête sociale, par-delà les frontières entre monde académique, journalisme et militantisme, sont très bien illustrées par le fait que les époux Weber visitèrent pendant leur séjour américain plusieurs de ces *settlements* et qu'ils rencontrèrent Florence Kelley qui portait alors cet idéal d'émancipation par l'enquête que Jane Adams avait formulé en 1892 comme le croisement des trois « R » : résidence, recherche, réforme. D'autres travaux américains étaient aussi fondés à cette époque sur une conception à la fois non « officielle » et politiquement engagée de l'enquête, comme le travail de W.E.B Du Bois publiée en 1899 sous le titre *The Philadelphia Negro* ou encore le *Pittsburgh Survey* publié entre janvier et mars 1909 par le magazine *Charities and the Commons*.⁶⁵ Max Weber avait manifesté un grand intérêt pour ce type de démarche en rendant visite à Du Bois lors de son voyage et en l'invitant à publier dans l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*. Un peu plus tard, Robert Park devait rendre hommage à cette tradition de recherche en parlant de « forme élevée de journalisme » : « a high form of journalism, dealing with existing conditions critically, and seeking through the agency of publicity to bring about radical reforms ». ⁶⁶

Accomplissement et personnalité dans le journalisme

⁶⁴ Voir par exemple les cartographies de nationalités et des niveaux de richesse dans le quartier : <http://www.encyclopedia.chicagohistory.org/pages/410008.html>.

⁶⁵ Steven Cohen (1991), « The Pittsburgh Survey and the social survey movement: a sociological road not taken », *The Social Survey in Historical Perspective, 1880-1940*. L'enquête sur cette ville emblématique de l'industrialisation américaine, siège de l'US Steel, commanditée par le magazine et par le tribunal pour mineurs du comté d'Allegheny fut financée par la fondation Russel Sage et employa 74 personnes pour six volumes de travaux lors de la parution en livre à partir de 1914. Incidemment, le rédacteur en chef du magazine devait changer le nom de celui-ci juste après la publication pour l'appeler The Survey. La fondation Sage pour sa part créa en son sein un Department of Surveys and Exhibits pour répliquer dans d'autres villes et toucher le grand public avec des expositions fondées sur la cartographie et la photographie. Voir Didier Aubert (2005), « Lewis Hine et les images anonymes du Pittsburgh Survey », *Études photographiques* (17).

⁶⁶ Voir Robert E Park (1915), « The city: Suggestions for the investigation of human behavior in the city environment », *American journal of sociology*, 20 (5), p. 605 et Martin Bulmer (1991), « The decline of the social survey movement and the rise of American empirical sociology », *The Social Survey in Historical Perspective, 1880-1940*.

Un autre aspect des travaux de Weber permet de faire converger la question de la science et celle du journalisme factuel (« *sachlich* »). Il s'agit de l'analyse des conditions d'émergence d'une « personnalité » susceptible d'animer ceux qui les entreprennent. Comme on l'a vu plus haut, une partie des textes de Weber sur les journalistes porte en effet sur leur personnalité et oppose leur accomplissement personnel, d'un côté, et l'« anonymat » auquel ils sont contraints, de l'autre. Ce thème entre clairement en résonance avec ce que Wilhelm Hennis — un des rares commentateurs à s'être intéressé au projet d'enquête sur la presse⁶⁷ — a qualifié de problématique « anthropologico-caractérologique » chez Weber.⁶⁸ La question de la « personnalité » est en effet centrale dans la sociologie du capitalisme chez Weber comme l'a montré Hennis en commentant la conférence perdue que Weber a donnée en Septembre 1917 à Burg Lauenstein quelques semaines avant sa conférence sur la science (une conférence intitulée « La personnalité et les ordres de vie »). Le concept de *Beruf* a permis aux puritains de relier de façon très étroite la personnalité, soit le volet interne de la vocation, et la profession, son volet externe. Weber exprime cette idée à plusieurs reprises dans ses travaux sur l'éthique puritaine dans lesquels il a clairement désigné la question de l'« unité cohérente, désignable et ultime de la personnalité » comme son objet d'étude.⁶⁹ Dans sa réponse aux critiques de Rachfahl, il explique par exemple que le puritanisme conçoit la profession et la vocation comme ne faisant qu'un avec « le noyau (core) éthique interne de la personnalité ».⁷⁰

De même, dans des travaux postérieurs, Weber a questionné la possibilité que se maintienne pour les individus un lien aussi fort entre la construction de leur personnalité et les opportunités offertes par la société en termes de profession. La transformation du monde social à l'époque moderne met en effet en péril la congruence des structures sociales et de la personnalité. Lorsqu'apparaît une bureaucratie « dépersonnalisée » (« *persönlich frei* » comme dit Weber dans sa sociologie de la domination légale-rationnelle), des structures économiques semblables à une « carapace dure comme l'acier » et une presse reposant sur le « principe d'anonymat », le risque est grand que personnalité et profession ne puissent plus converger et où ne soit possible qu'un simple ajustement (« *Eingestelltheit* »⁷¹) des individus à l'existant, sans la distance intérieure nécessaire au jeu de la personnalité.⁷² Wilhelm Hennis, à nouveau, l'a

⁶⁷ Cf. Wilhelm Hennis (1995), «Die Zeitung als Kulturproblem. Zu Max Weber Vorschlag für eine Erhebung über das Zeitungswesens», *Ansgar Fürst zum Ausscheiden aus der Redaktion der Badischen Zeitung*, Freiburg, Badischer Verlag.

⁶⁸ Cf. Wilhelm Hennis (1987), *Max Webers Fragestellung*, Tübingen, Mohr.

⁶⁹ Cf. Max Weber (2003a), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme suivi d'autres essais*, Paris, Gallimard, p. 408.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 313.

⁷¹ Isabelle Darmon (2011), «No'nnew spirit'? Max Weber's account of the dynamic of contemporary capitalism through 'pure adaptation' and the shaping of adequate subjects», *Max Weber Studies*, 11 (2). Sur le concept de « *Eingestelltheit* », cf. J.P. Grossein (2005), «De l'interprétation de quelques concepts wébériens», *Revue française de sociologie*, 46 (4), pp. 712-713.

⁷² Cf. Schroeder (1991), « 'Personality' and 'inner distance' : the conception of the individual in Max Weber's sociology », *History of the Human Sciences*, 4 (1), p. 62 : « a self-conscious adherence to certain ethical values, in the face of the immense daily pressures to conform to a rationalized and disenchanting world, and a degree of self-mastery that resists loss of 'personality' under the relentless pressure of the demands of routine. »

très bien exprimé : « Quelles sont les conséquences pour “ l’humanité ” si les ordres rationalisés de la vie quotidienne ne permettent plus cette coordination [entre profession et personnalité] ? Je pense que c’est cela la question capitale que Weber a posée au monde où nous sommes jetés, à la suite de Marx. »⁷³

Dans la fameuse « considération intermédiaire » parue en 1915, Weber évoque les multiples « ordres de vie » (*Lebensordnungen*) indépendants de la question religieuse dans lesquels se manifestent toujours des tensions similaires entre ce qu’il appelle à la même période les intérêts « idéels » et les intérêts « matériels » des individus. L’expression très célèbre selon laquelle « ce sont les intérêts (matériels et idéels) et non les idées qui gouvernent directement l’action des hommes », un ajout fait par Weber en 1915 à l’introduction qu’il avait rédigée deux ans plus tôt à la série des études sur l’« Ethique économique des religions mondiales », exprime cette idée de coexistence entre les deux formes d’« intérêts » individuels.⁷⁴ On trouve encore, plus loin dans le même texte, une opposition très proche entre intérêts « externes » (« conditionnés socialement » dit Weber) et « internes » (« conditionnés psychologiquement »). Seule la résolution « cohérente » ou « rationnelle » de ces tensions est capable de donner un sens à la vie de ceux qui sont les « virtuoses » de la religion comme de la musique ou du droit selon Weber. Ne pourrait-on ajouter les journalistes à la liste ? Ceux-ci ne sont-ils pas eux aussi (comme les savants ou les artistes par exemple⁷⁵) conduits à construire souvent leur vocation, à « s’accomplir » pour reprendre un terme de la conférence de 1919, *en dépit* des conditions dans lesquelles elle s’exerce, qu’il s’agisse de l’irrationalisme apparent de la condition des plus précaires⁷⁶ ou — comme dans toutes les organisations de grande taille — de la lutte contre la rationalisation bureaucratique pour ceux qui ont une position plus protégée⁷⁷ ?

Il ne fait pas de doute que la participation à la vie intellectuelle d’un journal — même épisodique — fut pour Weber une des façons de faire face aux « exigences du jour » et au « service du présent » comme il le dit lui-même dans l’introduction de l’édition remaniée des cinq articles de commentaire sur le système politique allemand publiés entre avril et juin 1917 dans le *Frankfurter Zeitung*. Les formules résonnent singulièrement avec celles utilisées dans la conférence de novembre 1917, lorsque Weber rappelle que dans la nuit qui s’abat sur l’Allemagne, il importe que la probité intellectuelle et le travail prévalent sur le prophétisme : « à eux seuls, le désir et l’attente ne produisent rien, et nous agissons autrement : nous irons à notre travail et nous répondrons aux ‘exigences du jour’, au plan humain aussi bien que professionnel. » C’est

⁷³ Cf. Wilhelm Hennis (1996), *La problématique de Max Weber*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 114.

⁷⁴ Cf. Max Weber (1996), *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard, p. 349.

⁷⁵ Cf. Pierre-Michel Menger (2009), *Le travail créateur. S’accomplir dans l’incertain*, Paris, hautes Etudes - Gallimard - Seuil.

⁷⁶ Il suffit de songer au fait que pour pallier la précarisation de cette activité, la commission qui délivre la carte de presse en France l’accorde aujourd’hui à partir de 400 à 500 € de revenu, une somme notablement insuffisante pour vivre et dont on peut se demander si elle traduit un statut réellement « professionnel ».

⁷⁷ C’est au nom de cette rationalisation que les effectifs de journalistes sont maintenus au niveau le plus bas dans de nombreuses rédactions ou que des services comme ceux de la documentation ont disparu de ces mêmes rédactions.

dans la phrase qui suit que Weber emploie la fameuse métaphore du démon : « Mais ceci est simple à faire, *dît-il*, si chacun trouve le démon qui tient les fils de sa vie et qu'il lui obéit. »

Il n'y a pas d'échappatoire pour la personnalité chez Weber que de se fortifier intérieurement pour mieux s'exprimer, dans la mesure où le destin rendra cette expression possible. Le travail seul, en effet, ne suffit pas. Il faut aussi ce mélange de don et de hasard que Weber appelle ivresse et inspiration — ou encore *mania* — dans sa conférence sur la vocation de savant. Mais sans travail, *a contrario*, l'inspiration n'est rien d'autre que de la fatuité pour le sociologue. Les journalistes aussi ont-ils un « démon » à poursuivre pour accéder à une existence digne de ce nom et pour le bien de tous ? Comment comprendre autrement l'intérêt que Weber porta à ce groupe social que les sociologues tendent en général à ignorer et dont l'image était alors, et est toujours, fortement associée à la superficialité ? La réponse se trouve dans les quelques pages de la conférence sur la vocation politique que Weber a consacrées à cette profession un peu plus d'un an plus tard. Il y insiste sur la difficulté de ce métier où l'on doit écrire vite sur les sujets réclamés par le « marché », tout en assumant une responsabilité souvent plus grande que celle des savants et des intellectuels, auxquels il avait aussi consacré une conférence quelques mois plus tôt. Il signale aussi à quel point les conditions spécifiques de la production de l'information rendent périlleux le choix d'une vie de journaliste et remarquable, de ce fait, la trajectoire de ceux qui réussissent à s'y faire un nom respecté. « *Peu de gens, écrit Weber, ont conscience qu'une production journalistique réellement bonne exige au moins autant d'esprit que n'importe quelle production savante, surtout du fait de la nécessité d'être produite sans délai, à la demande, et de devoir avoir une efficacité immédiate, dans des conditions de création il est vrai totalement différentes. On ne prend presque jamais en considération le fait que la responsabilité est bien plus grande, et que même le sentiment de responsabilité de tout journaliste honorable n'est en moyenne pas moindre que celui du savant.* »⁷⁸

Conclusion

Dans la période qui a suivi la mort de Max Weber, la séparation des sciences sociales et du journalisme s'est approfondie du fait de la construction de frontières disciplinaires plus fortes au sein du monde académique, de la professionnalisation du journalisme et de la revendication par les sociologues d'une juridiction autonome à la fois du militantisme, de la statistique publique et du journalisme sur l'enquête sociale. La réception, déformée, des écrits de Weber sur la neutralité de la recherche sociologique a par ailleurs aussi contribué à aggraver cette séparation en durcissant la conception scientifique de l'objectivité des sciences sociales jusqu'à un point de rupture avec des exercices comme celui du journalisme. Mais il faut rappeler, comme le montre le soutien de Weber à des personnalités comme celle de Göhre et Du Bois ou son

⁷⁸ Cf. Max Weber (2003b), *Le savant et le politique. Une nouvelle traduction*, Paris, La Découverte, p. 152

intérêt très poussé pour les journalistes « *sachlich* » du *Frankfurter Zeitung*, que l'intention de Weber était toute autre. Le fameux texte rédigé par Weber en 1904 pour servir de programme à la revue qu'il venait de prendre en charge avec Jaffé et Sombart, l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, est on ne peut plus clair. Weber y définit le « devoir » du savant comme consistant « *à voir la vérité des faits aussi bien qu'à défendre nos propres idéaux* ». ⁷⁹

Beaucoup de changements ont eu lieu dans les médias depuis que Weber a élaboré son projet d'enquête sur la presse en 1910. Pourtant, la situation des journalistes reste aujourd'hui encore marquée par le paradoxe éminemment wébérien qui en fait une activité individuelle parmi les plus précaires au service d'une des institutions sans doute les plus importantes des sociétés modernes. Après une phase de professionnalisation du groupe des journalistes au XX^{ème} siècle, lui ayant permis de sécuriser en grande partie sa place dans le processus de division du travail de l'information et ayant amélioré les perspectives de vie de ceux qui choisissaient de s'y engager, la période plus contemporaine est en effet caractérisée par la précarisation accélérée du statut de journaliste professionnel aussi bien au regard du travail que de l'emploi. La création de bassins d'emploi peu ou mal payé en début de carrière, le recours de plus en plus systématique à l'emploi indépendant et à la sous-traitance dans cette industrie ont conduit à fragiliser les carrières des jeunes journalistes et à provoquer aujourd'hui des phénomènes de « divergence » relative (séparant les plus stables des plus précaires) ou absolue (conduisant à l'abandon de la vocation initiale) dans les mondes de l'information. Les enquêtes empiriques menées sur ce sujet en France et ailleurs dans le monde montrent très nettement ce phénomène qui se traduit par exemple par un raccourcissement des trajectoires professionnelles des journalistes. Par ailleurs la question de l'aliénation du travail des journalistes dans les grandes entreprises de presse ne semble pas aujourd'hui pouvoir trouver de solution qui soit favorable au maintien d'une certaine « personnalité » (juridique, économique ou morale) de ce groupe comme le montrent les nombreux cas de conflits qui opposent les journalistes à leurs actionnaires.

Les « possibilités objectives » ⁸⁰ de l'enquête sur la presse sont toujours là, à notre disposition, pour essayer, d'une part, de comprendre cette situation et pour mesurer, d'autre part, l'importance que nous devrions lui accorder si nous continuons de vouloir nous engager, avec Weber et avec d'autres dont des journalistes, dans la défense de ce que Hannah Arendt appelait, dans une formule très wébérienne, les « vérités de fait » ⁸¹.

⁷⁹ « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales » in Max Weber (1965), *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, p. 131.

⁸⁰ L'expression de « possibilités objectives » est de Weber lui-même à propos de l'idéal-type. Le sociologue empruntait cette idée, qui lui permettait de définir l'idéal-type comme « tableau de pensée », au psychologue Johannes von Kries. Voir Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou (2012), « Des causes historiques aux possibles du passé ? Imputation causale et raisonnement contrefactuel en histoire », *Labyrinthe*, 39 et des mêmes Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou (2016), *Pour une histoire des possibles*, Paris, Seuil.

⁸¹ Hannah Arendt (1967), « Truth and Politics », *The New Yorker*, 25 février

Bibliographie

- Arendt, Hannah (1967). — "Truth and Politics", *The New Yorker*, 25 février.
- Aubert, Didier (2005). — « Lewis Hine et les images anonymes du Pittsburgh Survey », *Études photographiques* (17), pp. 112-135.
- Barbier, Frédéric et Catherine Bertho Lavenir (2003). — *Histoire des médias. De Diderot à Internet*, Paris, Armand Colin, 293 pages.
- Bastin, Gilles (2001). — « La presse au miroir du capitalisme. Une enquête de Max Weber sur les journaux et le journalisme », *Réseaux*, 109, pp. 172-208.
- Bastin, Gilles (2008). — « Médiatisation et anonymisation du monde chez Max Weber », in Patrice Duran et Hinnerk Bruhns (Eds.), *Weber et le politique*, Paris, LGDJ.
- Bastin, Gilles (2013). — « The Paria Paradox. Towards a Weberian Understanding of Modern Journalism », *Max Weber Studies*, 13 (2).
- Bastin, Gilles (2016). — « Le journalisme et les sciences sociales : trouble ou problème ? », *Sur le Journalisme / On Journalism / Sobre Jornalismo*, 5 (2), pp. 44-63.
- Bautier, Roger et Élisabeth Cazenave (2005). — « La presse pousse-au-crime selon Tarde et ses contemporains », *Champ pénal/Penal field*.
- Bourmeau, Sylvain (1988). — « Robert Park, journaliste et sociologue », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 1 (3), pp. 50-61.
- Bouveresse, Jacques (2001). — *Schmock ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, Paris, Seuil (collection "Liber").
- Bruch, Rüdiger vom (1980). — « Zeitungswissenschaft zwischen Historie und Nationalökonomie. Ein Beitrag zur Vorgeschichte der Publizistik als Wissenschaft im späten deutschen Kaiserreich », *Publizistik*, 25, pp. 579-607.
- Bulmer, Martin (1991). — « The decline of the social survey movement and the rise of American empirical sociology », *The Social Survey in Historical Perspective, 1880-1940*, pp. 291-315.
- Charle, Christophe (2004). — *Le siècle de la presse*, Paris, Le Seuil (collection "L'Univers Historique"), 413 pages.
- Cohen, Steven (1991). — « The Pittsburgh Survey and the social survey movement: a sociological road not taken », *The Social Survey in Historical Perspective, 1880-1940*, pp. 245-268.
- Darmon, Isabelle (2011). — « No'nnew spirit'? Max Weber's account of the dynamic of contemporary capitalism through 'pure adaptation' and the shaping of adequate subjects », *Max Weber Studies*, 11 (2), pp. 193-216.
- Deluermoz, Quentin et Pierre Singaravélou (2012). — « Des causes historiques aux possibles du passé ? Imputation causale et raisonnement contrefactuel en histoire », *Labyrinthe*, 39, pp. 55-79.
- Deluermoz, Quentin et Pierre Singaravélou (2016). — *Pour une histoire des possibles*, Paris, Seuil.
- Eksteins, Modris (1971). — « The Frankfurter Zeitung: Mirror of Weimar Democracy », *Journal of Contemporary History*, 6 (4), pp. 3-28.
- Faught, Jim (1985). — « Neglected Affinities: Max Weber and Georg Simmel », *British Journal of Sociology*, pp. 155-174.
- Fulda, Bernhard (2009). — *Press and politics in the Weimar Republic*, Oxford, Oxford University Press.
- Füzesséry, Stéphane (2009). — « Métropole, modernisation et expérience vécue », *Histoire urbaine* (1), pp. 71-96.
- Gorges, Irmela (2016). — « The History of the Verein für Socialpolitik. An Unintended Contribution to the Pre-History of the Institutionalization of Sociology », in Stephan Moebius et Andrea Ploder (Eds.), *Handbuch Geschichte der deutschsprachigen Soziologie*.
- Goulet, Vincent (2009). — « Dick May et la première école de journalisme en France. Entre réforme sociale et professionnalisation », *Questions de Communication* (16).
- Grossein, J.P. (2005). — « De l'interprétation de quelques concepts wébériens », *Revue française de sociologie*, 46 (4), pp. 685-721.

- Grossein, Jean-Pierre (2002). — « À propos d'une nouvelle traduction de l'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme », *Revue française de sociologie*, 43 (4), pp. 653-671.
- Hardt, Hanno (1979). — *Social Theories of the Press: Early German and American Perspectives*, Beverly Hills — London, Sage.
- Hardt, Hanno (2001). — *Social theories of the press : constituents of communication research, 1840s to 1920s*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers (collection "Critical media studies"), xvi, 211 pages [2nd].
- Hennis, Wilhelm (1987). — *Max Webers Fragestellung*, Tübingen, Mohr.
- Hennis, Wilhelm (1995). — « Die Zeitung als Kulturproblem. Zu Max Weber Vorschlag für eine Erhebung über das Zeitungswesens », *Ansgar Fürst zum Ausscheiden aus der Redaktion der Badischen Zeitung*, Freiburg, Badischer Verlag, pp. 59-68.
- Hennis, Wilhelm (1996). — *La problématique de Max Weber*, Paris, Presses Universitaires de France (collection "Sociologies"), 256 pages.
- Honigsheim, Paul — « Erinnerungen an Max Weber », in René König et Johannes Winckelmann (Eds.), *Max Weber zum Gedächtnis*, Köln und Opladen, Westdeutscher Verlag, pp. 161-272.
- Kaesler, Dirk (2014). — *Max Weber: Preuße, Denker, Muttersohn*, CH Beck.
- Kalifa, Dominique (2013). — *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Le Seuil.
- Kaube, Jürgen (2016). — *Max Weber. Une vie entre les époques*, Paris, FMSH éditions, 430 pages.
- Knies, Karl (1857). — *Der telegraph als Verkehrsmittel*, Tübingen, H. Laupp, 309 pages.
- Kovach, Bill et Tom Rosenstiel (2001). — *The Elements of Journalism : What Newspeople should know and the Public should expect*, New York, Crown Publishers.
- Krey, Ursula (2000). — « Der Naumann-Kreis: Charisma und politische Emanzipation », *Friedrich Naumann in seiner Zeit. Ed. vom Bruch, Rüdiger. Berlin: Walter de Gruyter*, pp. 115-147.
- Lallement, Michel (2013). — *Tensions majeures: Max Weber, l'économie, l'érotisme*, Editions Gallimard.
- Martin, Marc (2006). — « Retour sur «l'abominable vénalité de la presse française» », *Le Temps des médias* (1), pp. 22-33.
- Menger, Pierre-Michel (2009). — *Le travail créateur. S'accomplir dans l'incertain*, Paris, hautes Etudes - Gallimard - Seuil.
- Mindich, David T.Z. (1998). — *Just the Facts. How "Objectivity" Came to Define American Journalism*, New York, New York University Press, 201 pages.
- Mitzman, Arthur (1970). — *The iron cage: An historical interpretation of Max Weber*, New York, Transaction Books.
- Mommsen, Wolfgang J et Jurgen Osterhammel (2013a). — *Max Weber and His Contemporaries*, Routledge.
- Mommsen, Wolfgang J et Jurgen Osterhammel (2013b). — *Max Weber and His Contemporaries*, Routledge.
- Mommsen, Wolfgang J. (1985). — *Max Weber et la politique allemande 1890-1920*, Paris, Presses Universitaires de France [trad. de *Max Weber und die deutsche politik 1890-1920*, Tübingen, Mohr-Siebeck, 1959].
- Münch, Ole (2018). — « Henry Mayhew and the Street Traders of Victorian London — A Cultural Exchange with Material Consequences », *The London Journal*, 43 (1), pp. 53-71.
- Park, Robert E (1915). — « The city: Suggestions for the investigation of human behavior in the city environment », *American journal of sociology*, 20 (5), pp. 577-612.
- Pittenger, Mark (2012). — *Class unknown: Undercover investigations of American work and poverty from the progressive era to the present*, NYU Press.
- Pollak, Michael (1986). — « Un texte dans son contexte, l'enquête de Max Weber sur les ouvriers agricoles », *Actes de la recherche en sciences sociales* (65), pp. 69-75.
- Poore, Carol (2000). — *The Bonds of Labor: German Journeys to the Working World, 1890-1990*, Wayne State University Press.
- Pöttker, Horst (1850). — « Comments on the German tradition of News Journalism », *Diffusion of the news paradigm*, 2000, pp. 139-145.
- Pöttker, Horst (2001). — *Öffentlichkeit als gesellschaftlicher Auftrag*, Univ.-Verlag Konstanz.

- Radkau, Joachim (2013). — *Max Weber. A biography*, John Wiley & Sons.
- Roth, Guenther (1971). — « Max Weber's Generational Rebellion and Maturation », *The Sociological Quarterly*, 12 (4), pp. 441-461.
- Sandford, John (1976). — *The Mass Media of the German-Speaking Countries*, London, Oswald Wolff.
- Scaff, Lawrence A. (1987). — « Fleeing the Iron Cage: Politics and Culture in the Thought of Max Weber », *The American Political Science Review*, 81 (3), pp. 737-756.
- Scaff, Lawrence A. (2011). — *Max Weber in America*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 311 pages.
- Schudson, Michael (1978). — *Discovering the News. A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books.
- Simard-Houde, Mélodie (2016). — « Les avatars du «Je». Roman et reportage dans l'entre-deux-guerres », *Études françaises*, 52 (2), pp. 161-180.
- Spengler, Oswald (1920 [1918]). — *Der Untergang des Abendlandes. Erster Band : Gestalt und Wirklichkeit*, München, Oskar Beck, 615 pages.
- Topalov, Christian (1999). — *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914*, Paris, Editions de l'EHESS (collection "Civilisations et sociétés"), 574 pages.
- Topalov, Christian (2015). — « Histoires d'enquêtes », *Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris, Classiques Garnier.
- Weber, Marianne (1950). — *Max Weber, ein Lebensbild*, Heidelberg, Lambert Schneider [édition originale 1926].
- Weber, Max (1959). — *Le savant et le politique*, Paris, Plon.
- Weber, Max (1965). — *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon.
- Weber, Max (1996). — *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard [Textes réunis, traduits et présentés par J.-P. Grossein, Introduction de J.-C. Passeron].
- Weber, Max (2003a). — *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme suivi d'autres essais*, Paris, Gallimard (collection "Bibliothèque des Sciences Humaines"), 531+LXV pages [Jean-Pierre Grossein].
- Weber, Max (2003b). — *Le savant et le politique. Une nouvelle traduction*, Paris, La Découverte.
- Whimster, Sam (Ed.) (1999). — *Max Weber and the Culture of Anarchy*, Palgrave Macmillan UK.
- Wiener, Joel H. (2011). — *The Americanization of the British Press, 1830s-1914. Speed in the Age of Transatlantic Journalism*, New York, Palgrave Macmillan, 253 pages.